

« L'enfer, c'est les autres »

Lise Delfosse

Volume 15, Number 1 (85), February 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delfosse, L. (1973). « L'enfer, c'est les autres ». *Liberté*, 15(1), 78–79.

Et moi pendant ce temps, je lui joue un bon tour. Ma vengeance. Les remords de conscience et tout le reste. Je veux qu'il souffre autant qu'il m'a fait souffrir. Maintenant il pensera à moi, à l'accident, complètement obsédé. Je jubile. C'est parfait. Un dernier regard sur tout, sur lui et je pars. Serais-je homme ou femme ? Blonde ou noire ? Blanche ou jaune ? Dans quel pays vais-je « vivre » ? J'ai hâte...

LISE DELFOSSE

« L'ENFER, C'EST LES AUTRES »
(*J.-P. Sartre*)

— "I went on. I jumped out of it and killed myself for the third time. I knew it wasn't good, but I did it just the same. It was in me. I couldn't do anything against it. My life."

J'ai tué ma dernière vie, je l'ai complètement gâtée. Je reste à errer dans le néant pour toujours. Il n'y a plus rien pour moi. Le vide absolu. Peut-être aurais-je dû vivre ? J'aurais eu une autre chance, une autre vie. Tout aurait fini par passer. Mais à quoi bon vouloir retenir ces choses, vouloir revenir en arrière ? J'erre à présent, c'est tout ce qui compte maintenant.

Ici il n'y a pas de jour, pas d'heure, pas de nuit, pas de soleil, pas de lune ni de bruit. Rien. Pas de musique, pas de rire, pas de pleurs, ni de bonheur.

C'était en fin d'après-midi. Il grêlait et pleuvait. Le temps était sombre. Il n'y avait rien d'autre que la pluie, la grêle et la pénombre. Tout cela a suffi à me tuer... Je revenais de quelques courses. Mes journées étaient longues, beaucoup trop longues. Je m'ennuyais à mourir. Je marchais lentement dans la rue, j'ai entendu le bruit d'un autobus qui roulait derrière moi. Puis je suis montée à la maison. Sans même penser à ce que je faisais, j'ai continué de monter les marches toujours plus haut et puis... et puis le néant complet.

— « Je n'ai rien à dire, aucune raison pour ma défense. J'ai sauté parce que je m'ennuyais, les autres aussi m'ennuyaient. Je ne pouvais pas me souvenir que j'avais fait la même chose deux vies auparavant. »

« Pourquoi, pourquoi. » J'ai entendu ces mots des millions de fois. « Ils » me questionnaient tous sans cesse. Je me suis obstinée à répondre la vérité. « Ils » voulaient une histoire, une vie à raconter. Je n'avais jamais eu de vie. Comment leur en raconter une ? Alors « ils » m'ont envoyée au néant pour toujours.

« ... Je t'aime, je t'aime. » J'aurais aimé les prononcer ces mots. J'aurais aimé moi aussi. J'aurais vécu.

Une fois, au milieu d'une pièce en désordre, quelque part dans une ville quelconque, j'étais là, seule. La pièce bourdonnait de monde. Silence. Il y en avait Un au fond de l'appartement. Seul, lui aussi. Un à qui j'aurais pu dire « Je t'aime. » Mais je ne l'aimais pas et lui me détestait. Mon mari. Les folies passagères. Parfois, sur la joie du moment nous sommes prêts aux pires absurdités. Le regret. Les erreurs commises, tout est trop tard, tout est fini. On dit les erreurs de jeunesse quelquefois. Et nous, nous étions vieux. Alors... ? Alors je suis sortie de cette pièce, vide de rien. Mon amour, mon grand amour. Comme tout était faux.

J'avais besoin des autres et pourtant ils m'ennuyaient tous. « La terre c'est l'enfer ». Je me souviens d'avoir lu ça.

Pas de jeunesse, pas d'amour. Pas de vent, ni d'eau. Quelquefois je voudrais vivre. Mais j'erre. Je pense aux vies. Au moins ici je ne m'ennuie pas. Je ne vis pas. Je n'ai jamais vécu. Il n'y a personne pour m'ennuyer. Peut-être, est-ce ici ma place ? L'enfer c'était les autres.

LISE DELFOSSE